

Jalouse

8F / 2,74 € / N° 39 / AVRIL 2001



NO
LIMIT*

SHANGHAI OU PEKIN ?
VIRGINIE LEDOYEN OU SOPHIE MARCEAU ?
VRAIE OU FAUSSE BLONDE ?
DANS LA REALITE OU LA FICTION ?



WWW.OFFICIELNEWS.COM

* PAS DE LIMITES



l'ennui et ses dérivatifs. Yue Minjun se peint reproduit à l'infini, affligé d'un sourire exagéré, dans des compositions surréalistes ou des parodies de grands maîtres : une horde de petits Yue hilares se fait massacrer sous la bannière d'une *Liberté* à la Delacroix reprenant, elle aussi, ses traits et son sourire ; d'autres se font joyeusement fusiller à la Goya ; ailleurs une escadrille de Yue souriants flotte dans le ciel, un Yue porte sous le bras sa tête goguenarde. Désormais, la gloire critique n'est le lot de ces artistes qu'à l'étranger. Fang Lijun, le "parrain", brille plus par sa richesse ostentatoire que par ses œuvres, dont seul varie le format, aujourd'hui démesuré. Brouillé avec Fang et coupé du monde, Liu Wei, sans doute le plus original et le plus virtuose, tend vers la pathologie. Yang Shaobin, tout aussi parvenu que Fang, peint avec une subtilité croissante. Quant à Yue Minjun, il tente des incursions avant-gardistes en passant à la sculpture industrielle de ses clones hilares.

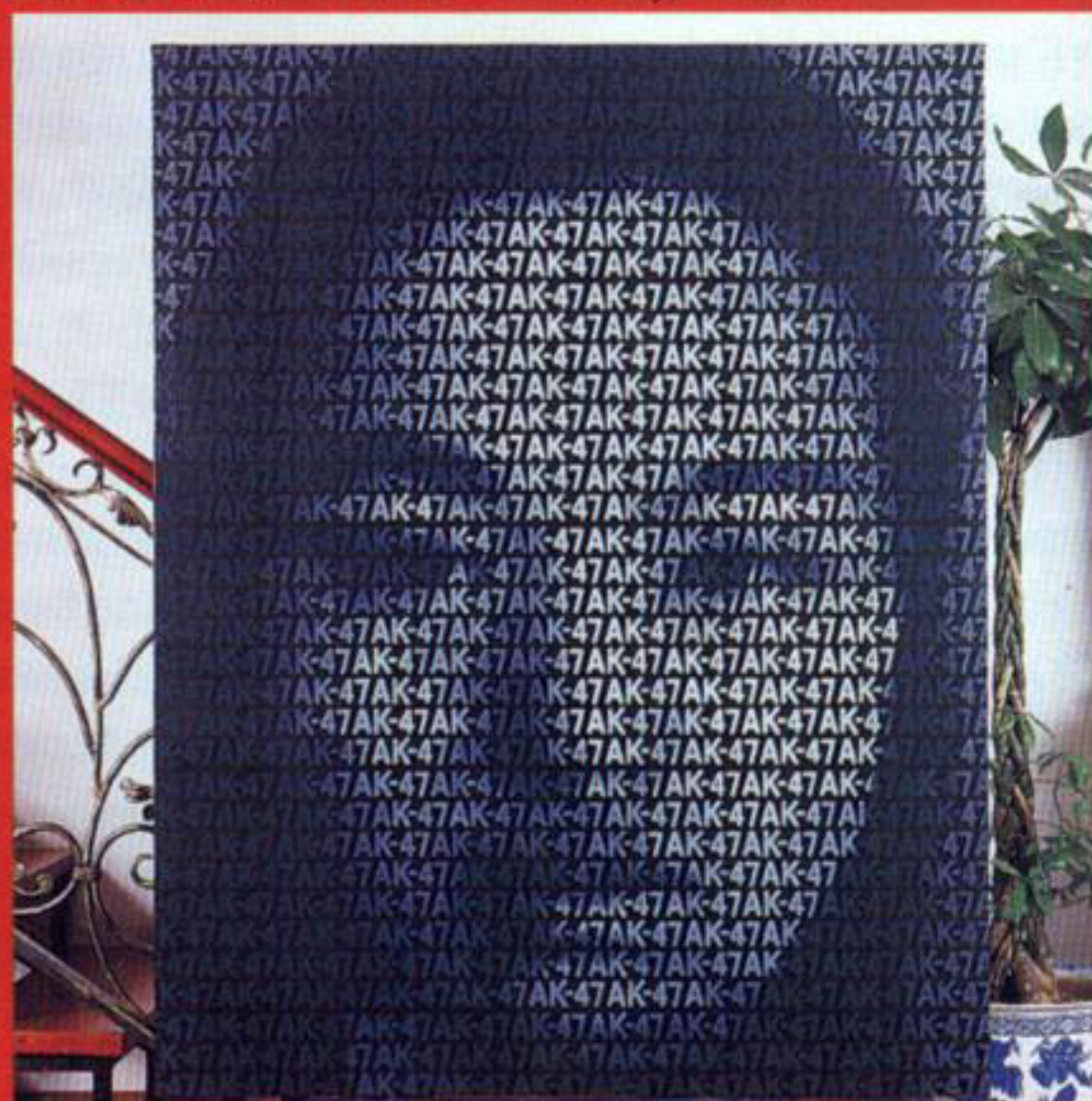
YUE MINJUN (NE EN 1962)

LES PREMIERES GLOIRES

Yue Minjun est une figure du réalisme cynique, courant pictural à l'apogée au début des années 1990. Malgré des prémisses remarquées dès 1985 en peinture à l'encre, notamment chez Zhu Xinjian, amateur de jeunes beautés dévergondées et de calligraphie déstructurée, ce mouvement est tenu pour révélateur de l'après-89, date symbolique mais trompeuse. A Pékin, le Village de l'Ouest en a été un foyer important : Yue Minjun, ouvrier électricien à l'origine, y a rencontré Yang Shaobin, lequel avait auparavant exercé la noble profession de policier. Entrés en art par la petite porte, tous deux se sont liés à l'aristocratie montante des Fang Lijun et des Liu Wei, diplômés en 1989 de l'Institut central des beaux-arts, promotion dont sont également issus Hong Hao, Zhang Yajie ou Feng Mengbo, alors activement soutenus par le critique Li Xianting.

Le réalisme cynique se définit par rapport à la Nouvelle Vague et au Pop Politique. En dépit des idées reçues, il garde autant de la première qu'il en rejette. Si les grands idéaux métaphysico-philosophiques l'ont cédé au constat humoristique de la médiocrité ambiante, en revanche, le goût pour le surréalisme et la poésie de l'image, pour les raffinements d'une technique virtuose, reste vivace. A l'inverse du Pop Politique – qui s'attache à peindre vulgairement des thèmes inaccessibles et supposés respectables, en particulier les dirigeants politiques –, le réalisme cynique met son application dans les subtilités de la représentation de sujets assumés comme grotesques, tirés de l'environnement immédiat de l'artiste : soi-même, la famille, les amis,

AK-47, 2000 (The Red Gate Gallery, Pékin).





de la nourriture vomie, idée tout aussi délicieusement opportuniste dans la situation actuelle de l'art contemporain chinois.

Le cas de Zhang Dali n'est pas unique, comme en témoigne l'évolution récente de Zhao Bandi, peintre à la solide formation académique, né en 1963, qui a fini par trouver sa voie dans la recherche de l'ubiquité maximale. Au commencement fut un échange de blocs de terre entre la Chine et l'Allemagne en 1996, réédité sans vergogne le 1^{er} juillet 1997 entre Hong-Kong et l'Angleterre – cette deuxième version faisant même l'objet d'un cinquante-deux minutes dithyrambique produit par Zhao et diffusé, en 1998, à l'ensemble de la communauté artistique pékinoise convoquée au Club international ! La série de poses humoristiques avec un panda en peluche que Zhao a réussi à faire placarder dans le métro de Pékin et au nouvel aéroport de Shanghai, aux frais des autorités, constitue le tremplin de sa nouvelle gloire.

ZHANG DALI (NE EN 1963)

DE L'ART D'ÊTRE PARTOUT

Les graffitis bombés sur les murs de Pékin par Zhang Dali, de retour d'Italie, n'ont de prime abord rien d'original, si ce n'est l'unité du motif, une sorte d'autoportrait de leur auteur. Le coup de force n'est en effet sensible que pour les familiers de la capitale chinoise : Zhang Dali est partout dans la ville, ou du moins il l'était, son omniprésence se faisant désormais surtout ressentir dans les expositions, au point d'en laisser plus d'un. Naguère, il n'était pas une rue de Pékin et de sa lointaine banlieue qui ne fût marquée de son effigie et il est certain qu'aucun artiste n'a jamais autant marqué sa ville en Europe ou en Amérique. Pour lui tenir tête, il n'y avait qu'un jeune informaticien, qu'un souci d'économie en frais publicitaires avait poussé à inscrire lui-même le logo de son nouveau logiciel, Magenma, sur tous les murs de la ville. Lorsque le jeune entrepreneur délinquant s'est vu infliger une amende – légère – et l'obligation de procéder au nettoyage de ses dégradations, Zhang a prudemment rangé ses bombes. Il a eu l'idée de profiter du fait que la moitié de la ville n'est qu'un chantier de construction pour retourner sur les lieux de certains de ses forfaits, alors en cours de démolition, pour faire éviter l'intérieur de ses profils : se dégageaient ainsi des vues insolites sur les ruines du vieux Pékin, qu'il s'empressait alors de photographier pour la seconde fois. Imprimées sur des toiles de petit format, elles se vendent aussi facilement, mais surtout bien plus cher que les T-shirts ornés de son emblème déjà dans le commerce. Après cet ultime recyclage a sonné le temps de la reconversion : des sculptures de sa tête dans un matériau ressemblant à

Conte de printemps n°3, 1999
(Chinese Contemporary LTD, Londres).

